

LECTURES ALGEROISES DE L'ÉTÉ 2002

Nous sommes attentifs à tout ce qui se publie sur l'Algérie et en Algérie plus particulièrement. Dans le n°47-48 de Janvier 2001, Aïssa Khelladi, sous le titre « Edition : quoi de nouveau en Algérie ? », évoquait le renouveau du livre en Algérie, les Salons, les nouveaux éditeurs dont les éditions Barzakh sans masquer les graves carences qui marquaient encore ce secteur. Cette mise au point éclairante était suivie d'un recensement non exhaustif de quelques parutions. Moi-même dans le n°55-56 de novembre-décembre 2001, je proposais une chronique sur « La vie culturelle à Alger ». C'est dans la continuité de cette information à partager que s'écrit aujourd'hui cette nouvelle chronique. Elle est entièrement constituée de compte-rendus de livres lus.

Auparavant, je souhaite signaler un dossier proposé par *Le Matin*, le 29 août 2002, « La seconde vie du roman algérien » avec en sous-titre, « La littérature algérienne de ces dernières années confrontée au réel ». Le dossier choisit, d'emblée, un éclairage unique et c'est dommage : « Entre l'encre et le sang, les romanciers algériens, depuis la décennie écoulée, se sont jetés dans l'écriture pour témoigner du chaos de leur pays ensanglanté par le terrorisme islamiste et livré à la prédation ». Il semble pourtant que la littérature algérienne se soit largement ouverte et diversifiée durant ces dix années...

Les auteurs interviewés sont Nourredine Saadi, Anouar Benmalek et Yasmina Khadra. Le seul éditeur interrogé est Sofiane Hadjadj et l'article de fond est assuré par Ghania Hammadou, seule voix féminine de l'ensemble mais comme journaliste et non comme romancière. Samir Abdelmoumène assure l'entretien d'A. Benmalek et Rachid Mokhtari ceux de Nourredine Saadi et de Yasmina Khadra.

Si les pages offertes sont intéressantes, il faut bien constater qu'elles n'offrent pas un tableau ni très nouveau, ni très complet des faits. La photo de Nina Bouraoui ne peut remplacer à elle seule l'absence de tout travail (d'entretien ou d'analyse) sur les écrivaines. Des voix majeures ne sont pas invitées parmi les hommes et les femmes d'Algérie qui écrivent. En matière d'édition, et sous un tel titre, il semble que ne pas parler une seule fois de Marsa éditions et du travail d'*Algérie Littérature/Action* depuis 1996, tienne un peu du parti pris, assez inexplicable. La planète littérature est vaste et toutes et tous y ont leur place. Nul ne peut être exhaustif mais alors... il faut soigner son titre général !

Passons maintenant à nos lectures algéroises...

■ TEMOIGNAGE

L. Rym, *Le Seigneur des cendres – Dis papa, c'est quoi une barbarie ?*
Espace Libre – Alger, 2002, 174p.

Sous ce prénom précédé d'une initiale et accompagné d'une photo de l'auteur en pleine page de couverture, nous découvrons le journal de Rym Laredj ou plutôt de ses *Carnets* datés d'Alger 1991-1993. Ils sont accompagnés d'une introduction non signée mais dont on comprend qu'elle est de son père, le romancier Waciny Laredj et suivis d'un entretien à Paris en 1998 où Rym interroge son père sur la barbarie.

Si l'on s'en tient à un calcul par rapport aux dates données, ces carnets auraient été tenus alors que Rym avait entre sept et neuf ans et l'entretien fait autour de ses quinze ans.

Les carnets commencent le 1^{er} juin 1991 par ces notes :

« ... J'ai peur.

Une nouvelle semaine commence, un nouveau mois s'ouvre sur l'abîme...

Le ciel est toujours vide. Je ne vois rien, ou presque rien.

Aucune étoile...

Alors je ferme les yeux... J'écris »

Ils sont tenus assez régulièrement en juin puis reprennent pour deux feuillets en octobre et quelques pages en décembre, au moment des élections législatives.

Ils égrènent quelques événements où se mêlent les notations de la vie de la petite fille à celles, plus générales, de la vie du pays dont la nomination de la maman, Zineb Laouedj, au CCN, l'assassinat de Boudiaf.

Les carnets vont recevoir, tout au long de l'année 93, la nouvelle de la mort d'un certain nombre de démocrates, la plupart amis des parents (que la petite fille nomme en conséquence « tonton » dans ces pages).

Ils se terminent à la date du 16 décembre 1993 au moment où le départ des enfants, à la suite de leurs parents, est décidé :

« Je ne sais pas si nous reviendrons ou non.

Je ferme mon carnet, je ferme aussi mes yeux et je ferme mes oreilles pour ne plus entendre que le bourdonnement et le déchirement des vagues et j'attends demain avec une grande impatience pour dire au-revoir à mon chat, mes chiens et au grenadier.

Au revoir ma colombe égarée, je t'aimais bien.

Si bien que je n'arriverai jamais à t'oublier. »

Touchant dans bien des pages, cet ouvrage n'est pas servi par sa mise en forme qui est souvent fautive. Par ailleurs, des informations importantes ne sont pas données sur la source même de cette écriture dont celle, essentielle, de la langue utilisée par la petite fille des « carnets », nécessairement donc l'arabe et, en conséquence, des modalités de la traduction. Ces mêmes remarques peuvent être faites pour l'entretien. Le projet qui n'est pas sans rappeler la collection inaugurée au Seuil par « le racisme raconté à ma fille », « l'islam raconté à ma fille », etc. mériterait une plus grande attention aux aspects matériels pour augmenter l'efficacité de sa transmission. La photographie, aussi joli qu'en soit le portrait, ne suffira pas à lui assurer un bon impact sur les lectrices et lecteurs éventuels.

■ VIOLENCE

Violence contre les femmes – Prise en charge et intersectorialité

Actes du séminaire organisé par l'INSP (Institut de Santé Publique à Alger) du 27 au 29 octobre 2001

(le groupe de recherche est coordonné par le Dr. Faïka Medjahed. Nous avons rendu compte de sa première publication dans un numéro antérieur de la revue).

La brochure des Actes, éditée par l'INSP, se présente sous une forme soignée et s'ouvre et se ferme par un poème puis une nouvelle de Leïla Hamoutène

(roman publié par Marsa, *Sang et Jasmin*). Elle est divisée en trois parties : la première et la plus importante est consacrée aux expériences algériennes dans leurs aspects médicaux et judiciaires. L'aspect médical est pris en charge par les contributions de cinq médecins ; l'aspect judiciaire par une Commissaire à la DGSN, une magistrate et une avocate. La seconde partie est constituée d'autres expériences exposées par le Dr. Alice Cherki, « Comment trouver le silence », par le Dr. Georges-Henri Melenotte de Starsbourg, « Le toucher masqué », intervention particulièrement remarquée lors du colloque car évoquant les zones intimes et occultées de l'érotisme, du vécu du couple : « Je voudrais conclure par le fait que l'abord que je vous propose si vite, pourra paraître dérisoire au regard des drames que vous connaissez aujourd'hui. Ces drames témoignent du rejet le plus vif de l'érotisme, de son horreur plus que de son interdiction, et la dimension sexuelle des agressions dont sont alors victimes les femmes manifeste l'horreur qu'inspire l'érotisme féminin. Je dirais que ce qu'ils visent est, au bout du compte, l'orgasme de la femme. Son rejet s'exprime sous la forme la plus acharnée de la répression contre toute séduction érotique venant des femmes. Quoiqu'elles fassent, elles constituent a priori l'hostile, l'ennemi. Et pour expurger le monde de la passion érotique, c'est elles qu'il faut détruire. » (p.46)

La troisième contribution de l'extérieur a été celle de Mme. Azza Ghalmi de l'ATFD de Tunisie.

La dernière partie est consacrée aux prises de paroles des ONG algériennes : Femmes Algériennes médecins (FAM), SOS Femmes en détresse, RACHDA et le Collectif Maghreb Egalité.

Constitué depuis 1995, les travaux de cette coordination transdisciplinaire et intersectorielle sont à suivre. Depuis octobre 2002, une large enquête est lancée dans tous les secteurs sanitaires sur le territoire. Ses résultats seront à suivre.

Mostefa Khiati, *Algérie : l'enfance blessée – Les enfants de Bentalha racontent* (Préface d'Andrée Ruffo), Alger, éditions Barzakh, juin 2002, 198p.

Dans les soixante premières pages de l'ouvrage, le Dr Khiati, Président de la Forem qui a ouvert un Centre de Soins Psychologiques à Bentalha en 1998, propose une sorte d'analyse générale de la violence en Algérie. Elle contient les pages attendues sur les méfaits du colonialisme en matière de violence et sur le véritable islam, étranger à toute violence. De façon plus intéressante, il donne quelques statistiques des victimes du conflit algérien qu'il a relevées lui-même dans la presse. Mais l'ouvrage devient vraiment intéressant lorsqu'il se centre sur son objet : les enfants et les adolescents pris en charge après la terrible tuerie de Bentalha. Des convergences sont déduites des différents dossiers et les moyens thérapeutiques déployés pour dépasser le traumatisme ou du moins apprendre à « vivre » avec. Un certain nombre de dessins sont sélectionnés et analysés. Il y a également le compte-rendu d'enquêtes regroupant beaucoup de données. Un avertissement en début d'ouvrage précisait bien que le travail fait était dû à toute une équipe formée de psychologues cliniciennes, de psychologues orthophonistes, d'une psychopédagogue et d'une psychologue scolaire, de médecins pédiatres, d'internes en médecine et de psychologues stagiaires et d'encadreurs dont les noms sont donnés. La page conclusive résume clairement le but de l'ouvrage :

« Il s'agit d'engager une réflexion sur l'après-Bentalha. Pourquoi Bentalha ? Parce que le nom de ce village reste un symbole qui témoigne du tournant d'horreur pris par les événements sanglants de la dernière décennie avec les grands massacres de populations civiles commis au cours de l'été 1997. L'un des problèmes essentiels de notre société, aujourd'hui, est celui-là. Tout renouveau politique et tout développement économique et social, sont intimement liés à la qualité de l'état sanitaire et psychologique de la communauté. »

Un ouvrage un peu alourdi par des propos généraux assez conventionnels mais qui, dans sa partie concrète et médicale, est un document tout à fait passionnant à lire. Les éditions Barzakh ont choisi très judicieusement en fenêtre de couverture, une toile d'Abdelkader Mahboub, «Rêve », représentant une petite fille cachant ses yeux derrière ses deux bras croisés.

■ MEMOIRE

Lazhari LABTER

Retour à Laghouat mille ans après Beni Hilel, Alger, Editions El Ikhtilef, 2002, 116 pages.

De Lazhari Labter on connaît essentiellement la poésie depuis *Novembre mon amour*, publié à Alger en 1978 à *Yasmina ou les sept pierres de mon collier d'amour*, recueil édité par les éditions Barzakh en 2001. L'ouvrage que nous signalons ici à la lecture annonce un nouveau recueil à paraître aux Editions El Ikhtilef, *Noces d'argent et d'amour suivi de Le pied d'ébène de Bilkis sur le pavé de cristal*.

Le recueil de 2001, dans la très belle collection de poésie des éditions Barzakh, « Fragile l'aube » où les poèmes sont accompagnés de la « complicité d'un peintre » (pour Lazhari Labter, celle d'Arezki Larbi), était placé sous le signe de « Qaïs dit Medjnoun Leïla » et s'interrogeait dans l'avant-propos sur l'acte poétique : « ce recueil avait pour titre premier *Pour en finir avec la poésie*. Ce choix de départ est né d'une interrogation fondamentale au temps où le spectre de la mort jetait l'effroi partout sur les pays de Haïzia, de Fatma et de Nedjma de Ben Guitoun, de Ben Kerriou et de Kateb Yacine : la poésie est-elle de quelque utilité face à la barbarie ? Oui, si au fracas des armes, elle oppose la toute puissance de l'amour. Et si, aux tracas du quotidien, elle propose la beauté d'une femme tenant par la main un homme (...) C'est ce qu'ont en horreur les intégristes et les chasseurs de couples au cœur des bois. »

L'ouvrage de l'année 2002 est sensiblement différent. Sympathique bouquet de mémoires, il est comme une offrande du poète aux siens, c'est-à-dire à nous tous, de sa ville Laghouat. Cet ensemble comprend des textes différents qui ont ce même point de convergence et il est dédié à son père et à son esprit de tolérance. Le premier texte, «Retour à Laghouat » raconte la ville, sa fondation, ses rues et leurs noms, le nom même de la ville, l'évocation que l'on retrouve, au moment de la conquête française sous la plume du peintre Eugène Fromentin.

Le second texte a un titre emprunté à un poème d'Abdallah Ben Kerriou :

« Je suis de Laghouat et non d'ici
Laghouat située à l'Est de nous

Dont les habitants sont réputés
Pour leur dignité et leur fierté »

Il est consacré à deux personnalités de la ville : Si Mabrouk Djoudi, «le luthier-magicien de la place de l'horloge » ; Ray Malek, «l'homme qui faisait parler le luth » (avec photos).

Le troisième texte revient sur « La prise de Laghouat ou l'année de la désolation » dont parlait déjà le premier texte mais il est composé de quatre extraits d'auteurs français de 1853 à 1960.

Le quatrième texte est une longue présentation d'Abdallah Ben Kerriou (né en 1871 à Laghouat) «le chantre de l'amour et de l'amer » accompagnée de nombreuses traductions reprises ou inédites de ses poèmes par l'auteur, belle contribution à la connaissance de la poésie populaire algérienne.

En cinquième position, on trouve un ensemble de textes narratifs de L. Labter sous le titre «la cuillère et autres récits », accompagnés d'œufs peints par Arezki Larbi, mimant les œufs peints par la mère de l'auteur. Que le contenu en soit plus sociologique ou plus imaginaire, ils permettent au lecteur d'imaginer la vie quotidienne d'une famille à Laghouat, dans un passé proche.

On pourrait souhaiter avoir ainsi des poètes ou romanciers qui réuniraient pour chaque ville ou village d'Algérie une série de textes allant de l'histoire à la littérature, de portraits du réel à légendes attestées pour écrire la mémoire de ce pays.

[Lazhari Labter est né en 1952 à Laghouat. Il publie *Novembre mon amour* en 1978 et *Florilège pour Yasmina* en 1981, ses deux premiers recueils de poèmes. Sa poésie qui s'inscrit dans la tradition oudrite arabe est une poésie de l'amour. En 1985, il publie en France, chez L'Harmattan, *Journalistes algériens, entre le bâillon et les balles*, témoignage sur les assassinats des journalistes par les terroristes intégristes. Son dernier recueil de poésie *Yasmina ou les sept pierres de mon collier d'amour* a été publié en 2001 aux Editions Barzakh à Alger.]

■NOUVELLE

Ali Malek, *Bleu mon père, vert mon mari*, (nouvelles), Alger, éditions Barzakh, juin 2002, 135 pages.

Dans un format nouveau et une présentation particulièrement soignée et inédite, les éditions Barzakh reviennent sur un auteur qu'elles avaient déjà publié en septembre 2000 pour son premier livre, *Les yeux ouverts suivi de La mer, quand elle veut* (récits).

Proche de l'écriture des chroniques du quotidien à la précision descriptive qui offre un écrin aux personnages campés, les récits et nouvelles de Ali Malek éveillent l'intérêt du lecteur pour un regard nouveau sur la manière de vivre hors des grandes villes. Souvent traités en ensemble, les villageois composent la trame sur laquelle se détachent des personnages inattendus et que nous raconte une voix anonyme ou personnifiée par un personnage observateur comme Belkacem dans la première nouvelle. Ces quatre nouvelles qui se lisent bien n'en laissent pas moins un goût amer dans la bouche côté femme : voulant sans doute traduire leur désarroi et leur difficulté à affirmer leur existence, elles

sont pourtant campées de façon peu amène que ce soit Yasmina, «le » médecin observé à la loupe par les villageois ou Malika qui suit son époux comme une chèvre docile ou la jeune fille qui meurt après s'être donnée à la danse comme une possédée.

En tout cas, un auteur à suivre.

Habib Ayoub, *C'était la guerre, nouvelles*, Alger, éditions Barzakh, juin 2002-165p.

Dans le n°57-58 de la revue *Algérie Littérature/Action* (dans sa nouvelle formule imprimée à Alger) on pouvait lire un entretien qu'Amina Bekkat avait consacré à cet écrivain et il annonçait lui-même le recueil qui fait l'objet, aujourd'hui, de notre recensement. Si Habib Ayyoub (pseudonyme d'Abdelaziz Benmahdjoub, choisi en référence à Job – Ayyoub, le prophète le plus misérable et le plus patient et Habib parce « l'ami ») déclarait alors pour son récit, « L'œil du désert » avoir visé certains milieux « mais je ne suis pas inquiet car ceux que je critique ne lisent jamais »..., cette déclaration est à rappeler aussi pour ce recueil. On est frappé, dès la première lecture, par une langue sûre de ses moyens et de ses effets, d'un humour ou plus souvent encore d'une causticité qui pousse jusqu'à l'absurde les situations qu'elle a enclenchées. L'exergue est une invention du nouvelliste attribuée au Grand Kudu (chasseur et griot d'Afrique)... Elle affirme : « Le monde en soi est déjà assez tragique pour que le sage tienne à le considérer avec trop de sérieux » et une dédicace de complicité : « A la tribu de tous les miens. Ils se reconnaîtront ». On ne peut oublier la première nouvelle, « Chasse à l'Iguanodon de Barbarie » : les jeux de langue et d'humour y sont tellement constants que ce n'est pas l'histoire elle-même qui vaut le résumé mais la manière dont elle est racontée et cela... ne se résume pas ! On peut en donner une idée par la « définition » de cette étrange bête !

« L'iguanodon de Barbarie est un reptile dinosaurien du crétacé : survivant des âges obscurs, il présente un air de famille avec le diplodocus à tête chauve. Animal à station debout, sa longueur est de soixante quinze centimètres sans la queue. Hauteur au garrot : cent cinquante centimètres. Râblé et rapide, il se distingue de ceux de son espèce plus au nord, celle des géants d'Europe – espèce aujourd'hui complètement éteinte-, par une férocité sans limites, d'où le diction : « cruel comme un Iguanodon de Barbarie », ou « Cruel comme un IB » ; d'où également, l'expression largement répandue pour parler des tyrans des mers du sud : « Tel sultan, tel prince, est cruel comme un IB », expression qui a fini par devenir « Un Tel est CIB », puis, plus couramment : « Vous êtes réellement CIB », cette dernière variante n'étant toutefois usitée qu'entre familiers, et notamment, entre amants sur le point de se séparer. »

Ainsi, durant une soixantaine de pages, le narrateur, un journaliste-témoin (personnage bien familier de la narration algérienne aujourd'hui) fait vivre un climat de violence et de répression dans un récit de chasse plein d'anachronismes et de farces grotesques.

Les quatre nouvelles suivantes, plus courtes, gardent toutes ce cachet d'étrangeté et de cocasserie, de virulence dans un gant de velours qui en fait la force et la nouveauté. Seule la dernière, « La plus belle femme de l'univers » n'emporte pas vraiment la conviction. Les éditeurs, à juste titre, présentent

ainsi le recueil : « Drôle et inquiétant, frisant le fantastique, tel est l'univers de Habib Ayyoub. Ici encore, s'affirme sa prose si singulière. »

Comme le recueil précédent, celui de Ali Malek, la réalisation technique rehausse des textes qui méritent toute l'attention des amateurs de littérature. L'illustration de couverture et un détail d'une peinture de Karim Sergoua, « Majorité silencieuse » (1999), parfaitement en écho avec ce qui suit (ce peintre a été présenté dans le n°35-36 de *AL/A*).

■ POESIE

Deux jeunes poétesses de vingt ans publiées dans deux maisons d'édition algéroises.

Kahina Aït Dahmane, aux éditions Odyssée (premier trimestre 2002), propose *L'Eglantier*, un recueil de 42 poèmes à la facture particulièrement conventionnelle qui n'emportent pas vraiment la conviction malgré la préface enthousiaste de A. Zentar : « Et Kahina, pour conjurer le sort, taquine alors les muses qui le lui rendent plutôt bien. Car les deux font la paire. La poétesse marque son territoire et trouve ses repères. Cette autre façon de s'exprimer par la magie des mots, qui conjugués aux maux fécondent des partitions. A défaut d'une symphonie magistralement enlevée. »

Sollicitant plus d'intérêt, le recueil de 26 poèmes de Samira Negrouche, *Faiblesse n'est pas de dire*, aux éd. Barzakh (mars 2001), accompagné des dessins d'Assia Haddad et précédé d'une préface de Lazhari Labter. Soulignant que toute poésie relève du défi, L. Labter présente ainsi la jeune poétesse : « Etudiante en médecine, elle taquinait, dans la solitude et la crainte de se révéler que connaissent si bien les poètes à leur début, sa muse (...) Derrière la candeur caractérisant tout poète au sortir de l'adolescence, je découvris un authentique papillon s'arrachant au cocon de soie de la nymphe qui l'empêchait de répondre à l'appel des airs »...

La révoltée

« Du fond de mon cœur,
Je voudrais pleurer,
Du fond de ma colère, je voudrais crier,
Pleure et crier cette vie que je n'ai pas
Pour oublier un peu que je n'existe pas »

Une troisième entrée en poésie peut être signalée : celle de Malika Tablit-Guerfi qui a publié aux éditions Chihab à Batna, successivement deux recueils : en avril 2000, *Algérie, réveille-toi* et en février 2001, *Hymne à l'amour, hymne à la paix*. Les deux titres sont assez éloquentes pour annoncer la thématique dominante et l'induisant, l'écriture choisie.

En exergue au premier recueil, Malika Tablit qui a fait des études supérieures de lettres françaises, cite Voltaire et Diderot, deux citations où les philosophes s'élèvent contre le fanatisme. Vingt et un textes poétiques qui sont autant de cris de révolte et de douleur face à la situation de violence et de mort de ces années algériennes. Dans son « Hommage aux intellectuels », la poétesse écrit :

« Je salue en eux leur courage

De dévoiler la vérité mise en cage,
Par une gent qui croyait être épargnée,
En vivant dans un monde calfeutré,
Savourant tant de plaisirs et de volupté,
Et n'ayant pour le peuple aucun respect. »

Le second recueil, tout en conservant son caractère déclamatoire et collectif, ose s'égarer vers des sentiers plus personnels et plus intimes. Toutefois le collectif reste omniprésent qu'il reflète l'expérience algérienne ou celle de la Palestine. Ainsi, le poème célèbre « Les enfants de la pierre » :

« Corps meurtris, cadavres allongés,
Cris de lamentation, rues de sang inondées,
Désastre, pays en flammes,
Mort, pleurs de femmes »

Quelques images s'échappent, ici et là, osant sortir des sentiers déjà balisés par la tradition d'une poésie patriotique et engagée au sens le plus étroit du terme. Cette poésie elle-même peut se faire plus contestatrice dans sa thématique si ce n'est dans son écriture. Ainsi, assez étonnamment, le poème « Ma patrie » commence ainsi :

« Je veux partir, je veux m'exiler,
Dans mon pays, je me sens méprisé,
Je veux partir, je veux m'exiler,
Dans mon pays, je suis accusé

De parler de justice et de solidarité,
De vouloir vivre dans la dignité.
Je veux partir loin de ma terre
Le cœur triste, pour une terre étrangère,

Où l'opinion de l'homme est respectée,
Et la liberté n'est ni une loi décrétée,
Pour être abrogée sur un coup de tête,
Ou un caprice d'une grosse tête »

Révolte de femme aussi mais qui, exprimée dans une langue trop conventionnelle, perd de sa vivacité. Le poème est néanmoins à signaler car il est un reflet de ce que beaucoup de femmes pensent sans le dire.

« A la femme »

« Femme, combien d'hommes t'ont décrite,
Tantôt bénie, tantôt maudite !
Que de peintres ! Que de poètes ! ont rendu
Hommage à ton corps et à ton âme ingénue

Dans des livres ou des tableaux hors prix,
Ornant leurs murs de souvenirs exquis.

Que d'artistes ! De leurs doigts agiles,
Ont sculpté ton corps dans le bronze ou dans l'argile
(...)
Mais quand cet ange se métamorphose en être
Qui revendique ses droits et son bien-être,

La brute se réveille, et redresse sa moustache,
Se croyant le Maître Absolu, il se détache
De celle qu'il vient d'aimer et de chérir.
Rugissant et autoritaire, il essaie de réagir. »

Cette prise de parole vaut par sa sincérité et son souci de dire ce qui bouleverse. On peut espérer que, dans un recueil suivant, Malika Tablit parviendra à aller plus profondément dans la recherche d'une émotion personnelle pour faire naître une écriture dérangeante.

■ CONTE

Il y a eu différentes tentatives d'éditer des traductions, adaptations de contes algériens ou maghrébins depuis l'indépendance. Mais les éditeurs ont encore du mal à faire fructifier le travail des chercheurs en littérature orale et populaire pour publier des collections pour enfants. Les librairies d'Alger sont pleines de livres d'enfants importés ou « adaptés » sans beaucoup de discernement. On sait que l'édition algérienne pêche par sa maladresse technique et il serait temps que, sur ce créneau-là au moins – les enfants sont sans pitié et se détournent des livres mal encrés, mal illustrés : la mauvaise qualité de leur manuels scolaires leur suffisent !

Les éditions Barzakh ont ouvert en 2000 avec Fayçal Ouaret une série qui, pour l'instant, n'a pas trouvé de suite. Le conte proposé était *Lagraâ Boukricha, un mendiant dans la m'dina*. L'auteur, nous dit le verso de la couverture, est né en 1956 ; il est architecte et critique d'architecture, vit et travaille à Sétif. Ce conte est son premier livre. Une couverture très attrayante et colorée que l'on doit à Maya Lebbaad attire le regard. A l'intérieur, on trouve une illustration interne noir et blanc. Mais ce petit livret semble hésiter entre public adulte ou public enfant puisque la note de l'éditeur éprouve le besoin de présenter l'entreprise de l'auteur : pourquoi a-t-il écrit ce conte : par sa fascination pour les « non-perdants » d'abord. « Le désir, ensuite, de fixer une parole, un patrimoine, dans un pays menacé d'amnésie, qui a perdu ses repères. Enfin, en réactualisant une morale qui exalte la sagesse, l'endurance et l'humilité, le souci de délivrer un message, dans un pays en pleine tourmente.

Et pour qui sait lire entre les lignes, certains personnages, certaines situations, sembleront d'une étrange actualité... » En exergue aussi une citation de l'Emir Abdelkader qui ne s'adresse pas précisément aux enfants. L'impression n'a rien à voir avec les livres de belle qualité que les éditions Barzakh offrent maintenant aux lecteurs.

Le projet de Sassia Nacib semble mieux ciblé puisque les éditions Zyriab publie en 2002 dans une collection « Contes du terroir », deux contes séparés à un prix abordable et manifestement destinés à un public pour enfants. Chacun des contes porte en sous-titre « Un conte algérien illustré ». Ils ont pour titre

L'oiseau des airs et *Les fils du roi*. Bien choisis et très joliment adaptés en français, ils sont également illustrés par des dessins colorés. On peut trouver ces derniers un peu rigides dans leurs lignes et l'expression et la gestuelle des personnages mais, en règle générale, ils plaisent aux enfants. Que souhaiter sinon longue vie à cette collection ! Tant d'autres ont été suspendues après les premiers titres !

■ ROMAN HISTORIQUE

Djamel SOUIDI, *Amastan Sanhaji – Un prince dans le Maghreb de l'an Mil*, Casbah éditions, 2002, 426p.

Ce roman semble être le succès de librairie de ces derniers mois. Ne reculant devant aucune surenchère plus d'un lecteur algérois constate : « c'est le Amin Maalouf algérien ! » Je ne discuterai pas ici cette appréciation. Je voudrais surtout donner les grands traits de cette fiction historique pour terminer cette chronique de lectures algéroises. Ce qui est certain, c'est que Djamel Souidi a occupé un créneau malheureusement trop délaissé dans la littérature algérienne, celui du roman historique.

L'auteur, présenté comme un historien du Maghreb médiéval et Docteur de l'Université de Paris I, travaille dans un Centre de recherches à Alger. « C'est en dirigeant le chantier archéologique d'Achir, capital historique des Zirides, qu'il entreprend la rédaction de ce livre ».

Comme tous les romans historiques classiques, celui-ci donne très explicitement le temps qu'il choisit pour son récit et il le fait dans une « présentation historique » qui précède le roman proprement-dit :

« La nomination de Bologhine est l'acte fondateur de la dynastie des Zirides qui va régner jusqu'au 1148 (543H) et dont l'âge d'or sera les règnes des quatre premiers Emirs : Bologhine (971-984), Al-Mansour (984-996), Badis (996-1016), Al-Moizz (1016-1062) (...) »

Ce livre raconte de façon romancée la vie et l'œuvre de Bologhine et de son fils Habous (surnommé El Mansour).

Comme dans tous les romans historiques, l'auteur mêle histoire et fiction. C'est ainsi que le héros, Amastan, n'est pas un personnage historique mais sert de fil de trame au récit qui relate les événements, les guerres et les complots qui sont des faits historiques comme le sont également la culture et les croyances, l'art et la tactique militaires, le mode de gouvernement, les manières de vivre de se vêtir, de s'alimenter, de se divertir et d'aimer de ces hommes et de ces femmes qui vécurent, il y a dix siècles de cela, sur cette terre qui est la nôtre aujourd'hui ».

Dans cette courte présentation, l'auteur met parfaitement en place son projet. C'est effectivement la vie d'Amastan que nous suivons de l'adolescence à l'âge adulte lorsqu'il se retire après avoir su protéger les Sanhaja de la désunion et de la guerre mais n'avoir pas su protéger les siens puisque ses femmes et ses fils ont été assassinés.

Le roman se lit très bien, porté par ce récit de vie fictif mais vraisemblable parce que nourri de tout le savoir de l'auteur sur l'époque qu'il ressuscite pour le lecteur. C'est dire que les descriptions sont nombreuses aussi bien pour évoquer le faste des cérémonies et des fêtes que la poudre, les étendards et les batailles. De nombreux personnages secondaires sont introduits pour donner à

toucher la diversité des origines, des coutumes et des savoirs : chrétiens, juifs, arabes et berbères musulmans cohabitent dans une hiérarchie qui n'est pas sans heurts. Une étude attentive du roman doit revenir sur les choix que fait Djamel Souidi et leurs significations. On devra aussi se demander la raison de l'écriture d'un roman historique sur cette période aujourd'hui dans l'Algérie de 2002. Mais il ne faut pas boudier son plaisir, même si les tensions linguistiques sont nivelées, le statut de la femme et celui de la polygamie largement peints en rose, etc. Amastan nous tient néanmoins en éveil sur plus de quatre cents pages. Le roman est accompagné d'une carte, d'un glossaire et d'un tableau chronologique. Rien n'est précisé concernant la couverture et son illustration.